

كائون ئانى ۱۹۰۵

نومرو : ۲

هر لسانده نهنوع آثار علميه وأديبيه
واجتماعيه متشكراً قبول ودرج
اولونور

سنه لك آبونہ بدلی هریر ایچون (۱۲) فرانقدر

ژاپون ایمپریال کاغدی اوزدرینه
مطبوعنك سنه لك آبونہ سی
(۵۰) فرانقدر.

ایجتیهاد

آدرس : ADRESSE :

IDJTIHAD
Roseraiie, 2, Genève.

تلفون نومروسی : ۷۳۲۴

ژاپون کاغدی اوزدرینه مطبوع اولمایانلرك
نسخه سی (۱) فرانقدر .

برنجی سنه

آیده بر دفعه نشر اولونور ، سربست ، مجموعه عثمانیه واسلامیه در

acte, dans son numéro du 14 décembre. La foi libérale fait irruption avec la splendeur d'une aurore qui mettrait fin à une atroce nuit.

M. Gabriel Mourrey, correspondant spécial du « Journal », revenu de Russie, publie une série d'articles très remarquables sous la rubrique de *Visions de Russie*. Ces impressions sont d'un fin observateur. « La mobilisation, dit-il, sévit partout, dans la campagne polonaise, et plus durement, plus inexorablement qu'ailleurs. Les forces vives de ce lambeau de la patrie polonaise, la Russie s'en empare pour sa défense là-bas; elle les arrache à l'oppression pour les envoyer à la mort. » Ces quelques lignes en disent assez. Comparez l'état d'âme d'un soldat russe polonais avec celui d'un Nippon. Pour terrasser le cauchemar tyrannique, il fallait cette extrême détresse. Une superbe vision semble planer sur l'empire du Czar et crier aux hommes qui se laissent enrôler pour rougir de leur sang les glaces du désert mandchourien :

« Epargnez votre sang pour votre délivrance. »

La victoire japonaise donnera aux Russes une victoire plus glorieuse que la leur. Notre éminent confrère du Caire « Arafat », en un article intitulé : *Le Japon et son influence dans le monde* exprime la même opinion. Il dit avec raison : « Le Japon a rendu par cette guerre des services à toutes les nations, en commençant par la nation russe elle-même. Plus tard, lorsque les Moscovites se verront prospères et progressistes ils rendront grâce au Soleil Levant de les avoir réveillés et remis sur la bonne voie en les châtiant. » Nous ressentons une profonde joie de voir nos voisins, les Russes, braver enfin l'écrasante autocratie, pour revendiquer leurs droits d'hommes.

Pour être juste, nous devons ajouter que d'après des données dignes de foi, S. M. le Czar ne paraît pas ennemi juré de la Constitution et de la liberté, et par ce fait, il n'a rien de commun avec notre Sultan, qui n'admet aucune liberté, si minime qu'elle soit et

ne veut que la nuit, la ruine, et les crânes sans cerveau dans son empire ensanglanté.

Nous présentons, dès maintenant, nos humbles hommages au monarque russe, qui appréciera la sublime grandeur d'être souverain d'un peuple libre et rejettera le scandaleux honneur de conduire selon ses caprices des millions d'hommes sans droit ni fierté, réduits à se laisser mener comme un troupeau d'oies.

Dr Ab. DJEVDET.

Les morts qui ne meurent pas

MURAD V

Le Sultan Murad, qui fut prisonnier de son frère Abdul-Hamid II depuis 28 ans, vient de trouver la liberté dans la mort. Nous ne voulons pas reconstituer sa touchante histoire, nous l'avons faite à plusieurs reprises et dans les différents périodiques. Nous n'en ferons ici qu'un aperçu très court :

En 1876, Murad monta sur le trône par suite de la chute de son oncle Abdul-Aziz. Celui-ci se suicida quelques jours après son détronement. Ce fut un coup fatal pour l'esprit du nouveau Sultan. Lorsque la tragique nouvelle lui fut communiquée il poussa un cri lamentable et fondit en larmes en disant : « Ah, mes Ministres me couvrirent de hontes ! L'Orient et l'Occident diront que je fus la cause de la mort de mon oncle, on me traitera d'assassin... ».

Malgré les rapports médicaux constatant le cas de suicide et non d'assassinat, Murad, au cœur noble et tendre, n'en continua pas moins à avoir l'âme inquiète et mélancolique.

Son âme ébranlée avait à peine repris sa sérénité normale lorsqu'une autre panique éclata. Le 29 mars 1876, un officier nommé Tcherkes Hassan venait massacrer, en plein Conseil, les ministres de l'Empire, à l'exception de l'illustre Midhat Pacha, qui était alors le grand vizir.



SULTAN MURAD V

Cet événement occasionna de nouveau une irritation cérébrale et l'état du malheureux souverain réclama un repos absolu.

Murad fut installé au palais Tcheragan, qui devait être sa prison perpétuelle.

L'éminent médecin aliéniste viennois le Dr Leidersdorf, appelé en consultation, le 13 août 1876, déclarait la maladie passagère et très curable.

Voici textuellement le rapport du médecin aliéniste viennois, rapport qui n'est pas du tout désespérant :

« Sa Majesté souffre depuis plus de six semaines d'une insomnie tenace causée par la secousse vive des événements. Cette insomnie prolongée, qu'on est enfin parvenu à mitiger par un traitement convenable, a laissé cependant le système nerveux de Sa Majesté dans un état de surexcitation qui réclame pour quelque temps encore beaucoup de calme, de soins et de ménagements. »

D'autre part, les médecins choisis par son très tendre frère Abdul Hamid, Ali et Dr Capoleone, prétendaient que Murad était possédé des démons et qu'il fallait l'exorciser. Les derviches, ainsi que ces deux charlatans, bourraient l'esprit de Murad de ces terribles racontars de démons et d'autres esprits surnaturels, de telle façon que l'infortuné souverain perdait le peu de tranquillité d'esprit qui lui restait encore.

Le Dr Leidersdorf recommandait à son patient des excursions sur la mer de Marmara, la vie en plein air, la distraction et le repos absolu. Abdul Hamid mettait en œuvre toutes ses machinations ourdies dans le but de s'emparer du trône; malheureusement pour l'Empire ottoman et pour l'humanité, il y réussit.

Leidersdorf partait subitement en entendant les 101 coups de canon qui annonçaient l'avènement au trône d'Abdul Hamid. La population se plongeait dans une profonde tristesse, tandis que l'avènement de Murad au trône avait été une vraie éclosion de joie et d'espoir et que les valeurs ottomanes avaient rehaussé en bourse d'un saut imprévu sur tout le continent.

Hamid monta sur le trône à la condition d'accepter la Constitution, qu'il devait tuer en son berceau. Abdul Hamid approuvait complètement le régime constitutionnel et y adhérerait sous la foi du serment.

Murad était constitué prisonnier. Son Grand Vizir Midhat Pacha, père de notre Constitution chétive (pour ne pas dire morte née) était exilé, puis banni et emprisonné à Taïf pour y être étranglé plus tard.

D'autre part, les médecins du malheureux Murad étaient payés pour entretenir et aggraver la maladie de leur patient. Malgré les mauvaises et criminelles volontés de ces rebuts de la nature, Murad a recouvré sa sante. Un de nos regrettés amis, Ali Chefketi Bey, put s'introduire chez le Sultan Murad et constaté sa parfaite santé. Murad lui dit : « Vous m'aviez connu la barbe noire, vigoureux, jeune, vous me revoyez tout blanc ». Quand Chefketi fit prévoir la possibilité d'une évasion : « Non, je ne ferai pas un pas; si ma nation me veut elle me délivrera, et cette tentative du peuple sera une garantie pour la réalisation de mon idéal qui, vous le savez, est son relèvement intellectuel et matériel sous un régime libéral soutenu par les représentants de tous les éléments ottomans sans distinction de race ni de religion », répliqua Murad.

Nous possédons le texte d'une lettre que le Sultan Murad avait adressée au Sultan Hamid, dans le courant de la première année de sa réclusion, et qui est pleine d'esprit et de raisons très nobles et très sensées. Cette lettre est une preuve évidente du parfait équilibre de ses facultés mentales.

Le Sultan Murad était certes un des meilleurs et surtout des plus éclairés des souverains ottomans. Il aurait achevé l'œuvre de « modernisation » que le plus malheureux et le meilleur Sultan, Sélim III, avait commencée. Ce dernier, comme on le sait, fut massacré par les fanatiques en 1808.

* * *

Murad parlait couramment le français et l'anglais. Il adorait la lecture; l'« Esprit des

Lois » de Montesquieu était son « vademecum ». Il était entouré de littérateurs, de philosophes et d'autres personnages de haute distinction tels que Kemal Bey, Zia Pacha, Ali Suavi Effendi, etc. Son style pur et clair, ses sentiments délicats, son éloquence douce et pénétrante, ses idées larges, son caractère sobre et serein, sa fierté digne de son rang, son amour immense pour l'art, pour les lettres, pour la science et l'industrie, faisaient de lui un Souverain vraiment et idéalement moderne. Hélas, son malheur nous a coûté un siècle de retard dans notre progrès national. Abdul Hamid s'est montré d'un tout autre sang, d'un tout autre père que Murad, et on sait trop la défaillance à laquelle la pauvre Turquie est tombée, sous l'ignominieux règne d'Abdul Hamid, dans le courant de 28 ans d'effrayante décadence et de corruption...

Le Sultan actuel chercha à plusieurs reprises à abrégier la vie de son prisonnier, le Sultan Murad. En 1892, se basant sur une stipulation de Chériaat (jurisprudence musulmane) qui dit que « deux Sultans ne doivent pas vivre en même temps », Abdul Hamid imposait au vénérable Nouri Effendi, Fetva Emini (chef du Bureau des sentences religieuses de la capitale), l'obligation de rendre une sentence l'autorisant à supprimer le Sultan Murad. Nouri Effendi, étonné et très ému de la proposition criminelle faite par le Chef des croyants, répondit en sanglotant : « Mon Padischah (souverain) voilà ma tête, sépare-la si tu le désires, de mon corps et je ne ferai aucun geste de défense, mais ne me demande pas cet acte que personne et rien au monde ne peut me faire exécuter ». Quand ce vieillard d'un si haut caractère prononçait ces mots véhéments, de grosses larmes roulaient sur sa grande barbe blanche comme la neige.

Abdul Hamid y renonça, tout désolé de constater que son œuvre de corruption n'avait pas encore gagné le cœur de tous ses sujets.

* * *

La maladie, la mort et l'enterrement du Sultan Murad se passèrent en plein mystère. Aucune pompe funéraire ne lui fut accordée.

La presse de tout l'Empire fut sommée de n'en rien mentionner. Pour être sûr de la mort réelle et définitive de Murad, Abdul Hamid l'a fait autopsier à trois reprises. Pour comble de lâcheté et d'ignominie, Abdul Hamid fit dire à quelques journaux européens à la solde de cet imposteur : « Murad, contrairement à ce que quelques mécontents prétendent, n'était qu'un bon viveur ; il se préoccupait plutôt des confitures que son cuisinier lui préparait que du relèvement de son empire ». La Bête Féroce n'avait pas apaisé sa soif sanguinaire. Elle n'était pas satisfaite de la torture qu'Elle avait fait subir à son ennemi innocent et bien-faiteur, le Sultan Murad, pendant 28 ans. Il fallait donc que ce frère (?) soufflette aussi le cadavre de l'auguste martyr et cravache l'âme du souverain défunt qui ne l'offensait que par les sympathies qu'il avait su se concilier.

A. D.

CH. SAMY BEY

Le monde intellectuel ottoman vient de perdre en la personne de Ch. Samy Bey, un de ses plus zélés ouvriers. Samy Bey fut pour les Turcs ce que fut Larousse pour les Français ; ce dernier vivait parmi une nation beaucoup plus avancée et par conséquent son travail, son élucubration étaient plus fructueux et une appréciation publique l'encourageait dans ses efforts. Tandis que Samy Bey avait le grand malheur d'être réduit à se conformer au caprice d'une tyrannie moyennâgeuse et d'une censure qui n'avait pour règle que son bon plaisir. La pression destructive exercée sur la presse turque par le régime actuel de la Turquie est hors de toute imagination, car l'histoire n'en connaît guère de pareille. Les mots patrie, nation, liberté, égalité, république, réunion, constitution, société, etc., sont tous bannis des dictionnaires turcs et leur usage verbal est interdit sous peine d'exil perpétuel ou de prison ; cela peut donner une faible idée au lecteur européen de l'état d'obscurantisme que fait régner le Sultan actuel.